

Anne Givaudan

**Ils voulaient
un garçon...**

ÉDITIONS S.O.I.S.

DÉDICACE

À TOUTES LES FEMMES NON VOULUES EN FILLES.

*À TOUS LES HOMMES, À TOUTES LES FEMMES
QUI VEULENT COMPRENDRE
LEUR MÈRE, LEUR FILLE, SŒUR OU COMPAGNE
LES AIDER...
ET BIEN SÛR
À TOUS LES PARENTS DU MONDE
POUR QUE CETTE HISTOIRE FASSE TRÈS VITE PARTIE
D'UN PASSÉ RÉVOLU.*

ILS VOULAIENT UN GARÇON...

« Je m'appelle Gina Sutton ! Vous devez certainement penser que ce nom appartient à une femme de théâtre ou de cinéma mais ce n'est pas le cas. Je ne suis pas même une étrangère à mon pays d'origine car mon nom de famille est celui de mon mari qui lui, est américain. Mon prénom, c'est celui que mes parents m'ont donné à la vavite, faute d'avoir pensé à un prénom féminin avant ma naissance.

“Ils” – et cette fois-là ils étaient d'accord –, attendaient un garçon avec une telle évidence qu'il ne leur est même pas venu à l'idée que ma mère aurait pu accoucher d'une fille.

Gina est en fait le nom de la dernière héroïne du feuilleton télévisé qu'ils regardaient quand ils m'attendaient. Mais, m'ont-ils jamais vraiment attendue ?

C'est une question qui flotte encore en moi comme un parfum vénéneux, porteur d'une douceur âcre : celle que l'on éprouve quand on s'interroge encore sur l'amour et ses raisons, ou sur le non-amour, sans trouver de réponse, ni mal, ni bien, juste un peu de ce flou qui permet toutes les suppositions.

Bref, ce prénom, je l'ai gardé sans l'aimer car j'avais appris un peu plus tard, par une parenté lointaine, que l'héroïne de l'histoire finissait, après de multiples péripéties, par atterrir dans le monde glauque des sans-papiers. Petite, cette histoire me terrorisait et je me demandais, inquiète, si cette fin était déjà gravée en moi comme une marque indélébile de naissance.

En fait, la vie de l'héroïne du feuilleton n'avait rien en commun avec la mienne ou du moins avec ce que, dans ma tête d'enfant, je m'imaginai. Ma vie ressemblait davantage à celle de tant d'autres filles et c'est justement la raison de ma rencontre avec vous. »

Mes guides m'avaient prévenue :

« Le rendez-vous avec Gina, une femme dont le traumatisme est commun à de nombreuses filles de la terre, est imminent. Elle a accepté de raconter sa vie et ses bouleversements intérieurs pour aider à la guérison de toutes les femmes blessées de la Terre. »

Cette nuit là, après un appel intérieur qui m'a emmenée, comme à mon habitude, sur des plans subtils, la rencontre a bien lieu.

La femme qui est devant moi ressemble à une longue liane, blonde décolorée, au port altier et aux gestes empreints d'une élégance non surfaite. Habillée simplement d'un jean et d'un long pull-over couleur miel, elle est un mélange de femme moderne et de celles que l'on peut voir sur des gravures des années 1900 appelées « années folles ».

Un point attire cependant mon attention et m'intrigue : une petite marque ronde et précise juste au niveau du cœur. Je n'ai pas envie de poser de questions car, intuitivement, je sais que ce n'est pas le moment.

Avec application Gina poursuit :

« Ma mère, lorsqu'elle était dans ses meilleurs jours, me racontait toujours la même histoire : celle concernant sa grossesse et son accouchement, comme si le fait de me faire participer activement, comme auditrice, à son “cauchemar” comme elle l'appelait, lui enlevait un peu du poids qu'elle portait depuis ma venue sur Terre.

Elle me décrivait avec minutie le “presque viol” qu'elle avait subi par mon père “peu délicat” – ajoutait-elle immanquablement – et les mois de vomissements qui s'ensuivirent. Elle était fragile, me précisait-elle et la moindre contrariété la précipitait aux toilettes de la maison ou de n'importe quel lieu public. Ce à quoi je compatissais en baissant les yeux et en agitant la tête, l'air vraiment désolée, ne sachant que faire d'autre pour la consoler.

Je n'étais pas une enfant triste, mais le tableau qu'elle faisait de ma naissance me rendait impossible l'idée de mettre au monde la moindre parcelle de vie. J'imaginai dans mon jeune cerveau toutes les horreurs dues à ce qu'elle me laissait entrevoir de mes premiers moments de vie, que je transformais en rêves absurdes et fantastiques durant les nuits qui suivaient.

Ma mère semblait parfaitement inconsciente des perturbations qui m'habitaient alors.

Malheureusement, la suite de notre histoire commune ne s'avéra guère plus réjouissante. J'appris ainsi que non contente d'être malade et de jouir ainsi d'un peu d'attention de la part de son mari, elle finit par s'allonger de longues heures, incapable de faire quoi que ce soit, tandis que mon futur père, sans doute las et impuissant à aider sa femme, rentrait de plus en plus tard et de plus, en état d'ébriété.

J'imaginai plusieurs scénarios dans l'objectif ultime de trouver quelque chose de positif me concernant mais, toujours à ce moment précis de l'histoire, je recevais de ma mère un message qui ne me laissait aucun doute :

“Ton père et moi, nous attendions un garçon, d'ailleurs tous les prénoms lui étaient destinés et c'est ce qui me permettait de tenir cette grossesse”, ajoutait-elle avec la plus parfaite ingénuité.

Ma mère n'était pas méchante, elle se préoccupait juste un peu plus d'elle que des “autres”, ce qui donnait parfois des conversations cocasses, car elle n'attendait pas de savoir si son interlocuteur avait compris ce qu'elle disait ni s'il avait un avis sur la question abordée. Elle parlait souvent comme si elle était seule et la personne devant elle pouvait se contenter de faire des signes de tête ou d'émettre des exclamations qui lui suffisaient largement. En fait ce que pensait “l'autre” lui était parfaitement égal.

Mon père étant peu présent, elle parlait, car elle aimait ça, aussi bien avec la voisine qu'avec le chat, les chiens ou nous, ses enfants. Il n'y avait pas de différence.

Elle était à mille lieux d'imaginer que les mots qu'elle employait avec innocence pouvaient avoir un effet quelconque sur qui que ce soit.

Ils en avaient sur moi et, à chacun de ses récits me concernant, j'étais aussi attirée parce qu'elle disait qu'un papillon de nuit pouvait l'être par la lumière mortelle d'une ampoule.

C'était ainsi et cette attraction-répulsion était telle que je me persuadais chaque jour un peu plus que j'étais vraiment sans valeur et méchante.

Cela devenait plus évident encore lorsque ma mère ajoutait que, le jour de ma naissance, lorsque la sage-femme annonça à mes parents qu'une petite fille était née, l'une ne voulut pas me voir avant deux jours tandis que l'autre alla noyer son chagrin dans les bars les plus proches au point de ne revenir voir ma mère que le lendemain soir.

Je me demandais alors, toutes les fois où le récit arrivait à ce point dramatique pour la petite fille que j'étais, s'ils avaient pensé soit à m'éliminer, soit à me donner à une femme qui passait, ou encore s'ils avaient décidé d'un commun accord de me garder parce qu'ils n'avaient trouvé aucune solution.

Aux dires de ma mère c'est cette dernière hypothèse qui fut retenue et je les imaginais rentrant à la maison, un paquet sous le bras ne sachant que faire de moi.

"Ils" avaient finalement trouvé un prénom pour moi. Comme je vous l'ai dit Gina, qui était l'héroïne du feuilleton à la mode, avait heureusement eu le bon goût de ne pas avoir un prénom ridicule et je me plaisais, quelques années plus tard, à penser que d'autres filles non voulues avaient elles aussi hérité de ce prénom qui ferait que peut-être, nous nous retrouverions un jour pour former la corporation des "filles attendues en garçon". Cette idée me consolait quand j'avais la sensation d'être à côté de mon histoire...

De mon père je ne savais pas grand-chose. Il travaillait dur ou du moins je le pensais car il rentrait toujours tard après que je sois couchée. Je l'entendais parfois, lorsque je ne dormais pas, et j'aimais sa voix chaude dont les intonations parvenaient jusqu'à la chambre que je partageais avec eux, jusqu'au jour où un événement marquant changea la situation.

L'événement de mes deux ans qui mit fin à notre cohabitation à trois fut le fruit d'une interprétation erronée de part et d'autre.

Ce soir-là je commençai à m'endormir lorsqu'un bruit étrange me tira de mon sommeil, mélange de souffle et de grincement, un remue-ménage inhabituel venait du lit de mes parents.

Curieuse, je me redressai dans mon petit lit et, par la magie de la glace de l'armoire qui me faisait face, je vis un spectacle horrifiant pour moi. Papa, qui me paraissait énorme à cette époque, essayait d'étouffer maman en se couchant sur elle tandis qu'elle se débattait et tentait de sortir du lit. Je me sentais impuissante à aider ma mère et terrorisée à l'idée que papa allait la tuer. Maman me disait que parfois il ne savait plus ce qu'il faisait et j'imaginai qu'il s'agissait d'un de ces moments de folie. J'avais déjà entendu papa crier fort et à ces moments-là j'avais très peur de lui.

Ne sachant plus que faire, désespérée, je me mis à pleurer et même à crier ce qui me valut d'être emportée sur le champ dans la chambre voisine jusqu'à ce que je me calme enfin.

Je finis par m'endormir d'épuisement mais n'ayant eu aucune explication, je me constituai l'idée qu'être une

femme était une faiblesse et que ce sexe était destiné à être le souffre-douleur des hommes.

La chambre dans laquelle mon père m'avait portée ce soir-là fut la mienne à partir de cet instant, et je vécus cet événement comme une mise à l'écart provoquée par mon effarement.

J'étais très petite et cependant j'ai le souvenir très net d'avoir décidé ce jour-là d'apprendre à ne plus laisser paraître mes émotions.

Neuf mois plus tard naquit mon petit frère qui fut dignement fêté tandis que je me sentais plus insignifiante que jamais. Le jour où ma mère revint à la maison avec le nouveau bébé, je boudai dans un coin de ma chambre. Ce fut l'une des rares fois où mon père me prit dans ses bras et me soulevant de terre, il m'amena devant le nouveau venu dans la louable intention de me le présenter.

“Il faut un brouillon pour faire un chef-d'œuvre”, dit-il en plaisantant à une voisine qui venait voir mon frère et ma mère tandis que je méditais sur l'attribut de “brouillon” qui semblait me désigner.

Je ne savais que faire pour attirer l'attention de mes parents. Ce n'était jamais le moment de me prendre dans les bras, jamais le moment de m'écouter, ma mère était trop occupée par celui qui porterait désormais le nom de la famille, mon père par son travail et les nouvelles responsabilités qui lui incombait. À trois ans, il fallait que je sois grande, raisonnable et si possible invisible ou transparente. Le message était reçu et même s'il ne s'agissait pas d'une réalité objective, c'est en tout cas de cette façon que je l'avais interprété.

Mon petit frère occupait ma place dans la chambre de mes parents et, très vite, j'eus l'envie de me débarrasser

de lui en imaginant des plans sordides où je le poussais par la fenêtre du premier étage, en faisant croire que j'avais tout fait pour éviter l'accident. Heureusement, ce n'était que virtuel et mes scénarios cessèrent bientôt de m'amuser au profit d'un événement bien plus éprouvant pour moi et qui concernait ma nouvelle chambre.

Je trouvais que celle-ci sentait le moisi et que la tapisserie fleurie était très vieille, mais ce qui me terrorisait le plus était au plafond de cette chambre, juste au-dessus de mon petit lit à barreaux. Chaque nuit, lorsque ma mère me quittait après m'avoir mise au lit et refermait la porte derrière elle, je restais allongée sur le dos et ce que je voyais m'épouvantait au point que je me cachais sous le drap sans oser bouger d'un millimètre.

Là, juste au-dessus de mon lit, vers le plafond, semblait suspendu dans l'air, un bébé qui ressemblait à mon petit frère le jour de sa sortie de la maternité mais en plus petit et avec un regard glauque qui me laissait absolument liquéfiée. J'avais peur ! Peur que ce bébé ne tombe sur moi, qu'il me fasse mal, peur car je n'avais aucune idée de ce que ce nouveau-né au regard étrange faisait là.

Parfois je réussissais à sortir de ma paralysie et je me mettais à hurler de telle façon que mon père montait les escaliers en courant puis, rassuré de me voir en vie m'octroyait une magistrale fessée pour m'apprendre à crier pour une bonne raison, disait-il. Lors de ces moments-là, je savais que je ne pouvais faire confiance aux adultes et qu'il valait mieux que je me débrouille toute seule.

Cette vision dura environ trois ans et au fil des mois, j'en vins à la conclusion que le bébé ne tomberait pas tout seul et que je pouvais dormir tranquille. Chaque matin il

disparaissait avec l'apparition des premiers rayons de lumière jusqu'au jour où, en rentrant de la petite école, j'entendis une discussion entre ma mère et la voisine.

Toutes deux, femmes fortes et habituées aux travaux, elles suspendaient ce jour-là la lessive de la semaine et en profitaient pour discuter entre deux fils à linge et quelques épingles en bois clair. La bassine en plastique rouge était posée dans l'herbe, tandis que ma mère continuait une conversation, sans s'apercevoir de ma présence :

“Avant Gina, j'ai perdu un garçon presque à terme et je crois que s'il était né ni Gina ni son frère ne seraient là. Pour moi ce fut terrible et je crois que depuis ce jour-là, je ne suis plus tout à fait la même...”

Ce fut pour moi une révélation, une évidence qui expliquait enfin ce que je voyais au plafond de ma chambre. Je sus à cet instant et d'une façon très claire que ma mère parlait du bébé suspendu au-dessus de mon lit. Un poids venait de se libérer et je me sentis tout à coup si légère et joyeuse que je me précipitai vers elle. Sans comprendre, mais avec le sourire, elle me prit dans les bras. C'était la seule chose dont j'avais vraiment besoin à cet instant-là.

Ce soir-là, comme par miracle, le bébé ne flotta plus au-dessus de mon lit. J'attendis encore deux, puis trois jours avant de me rendre à l'évidence, il ne reviendrait plus. Mon sommeil devint plus calme et je pensai que j'allais enfin pouvoir mieux respirer. C'était sans compter les surprises que la vie me réservait et qui n'allaient pas tarder à me prouver que jamais rien ne s'arrêtait. »

J'avais appris à jouer seule et au retour de l'école je m'amusais dans le minuscule terrain herbeux qui nous servait de jardin et qu'à l'époque je trouvais immense. J'avais ce jour-là intitulé mon jeu : « jugement ».

En fait, il consistait à rassembler soigneusement toutes les poupées ou poupons que les membres de ma famille, qui comptaient trois oncles et quatre tantes, un grand-père et deux grands-mères, m'avaient offerts, lorsqu'ils se souvenaient que j'étais une petite fille. Je les regardai les unes après les autres sans aucune compassion et méditai sur le sort que je m'apprêtais à leur faire subir. J'étais déterminée à en finir...

Dans trois d'entre elles, je voyais des filles comme moi, dont personne ne voulait et les deux autres représentaient mon frère dont moi je ne voulais pas. Je décidai que je ne leur arracherais ni bras ni jambes mais, avec perversité, je les enterrai debout et les passai en jugement les unes après les autres.

Le jugement fut sommaire et ne pouvant justifier leur utilité, tous furent condamnés à être décapités. Je me sentais puissante et, tout à cette jouissance, je poussai un cri terrible en brandissant l'énorme couteau à pain que j'avais réussi à dérober dans la cuisine. Les têtes tombaient

lorsque tout à coup une main ferme et brutale arrêta mon élan. Je me retournai avec toute l'énergie dont j'étais capable et vis dans le regard effaré de ma mère que je venais de faire quelque chose de terrible qui m'enfonçait un peu plus dans l'image piteuse que j'avais déjà de moi.

Ma mère ne voulut pas me parler toute cette journée-là et lorsque le soir de cet étrange jeu, mon père rentra, je sus immédiatement qu'il savait. Le son de sa voix dans laquelle je devinais une colère contenue et son regard qui me traversait sans me voir me faisaient me sentir minable. Lorsque je me couchai, je me sentis tellement triste que j'aurais voulu mourir ou disparaître à jamais. J'avais épouvané mes parents et ne savais pas ni ce qu'ils pensaient de moi ni s'ils me le pardonneraient un jour...

« Maman, tu m'aimes ? », risquai-je le lendemain.

La réponse ne tarda guère :

« Tu veux vraiment me faire mourir avec toutes tes bêtises ! »

Mais la réponse que j'attendais ne venait pas. Elle se contentait de soupirer en me regardant d'un air vague que j'interprétais comme une désapprobation et un aveu de non-amour envers moi.

« Maman tu aimerais mieux si je mourus ? » ajoutai-je sans en avoir l'air et avec le vocabulaire maladroit de mon âge. J'attendais bien évidemment une réponse mais elle se contenta de hausser les épaules et, sans me répondre, continua ses occupations ménagères. Ce fut pour moi une nouvelle étape.

Pour survivre, je choisis d'accepter le rôle de la « méchante » et par là même de renoncer à attirer l'amour de mes parents en faisant de multiples efforts. C'est du

moins ce que je croyais. Il me restait cependant encore une chance : j'étais brillante à l'école et peut-être avais-je là une ultime occasion de les faire changer d'avis à mon sujet.

C'est alors qu'un événement étrange arriva dans ma vie.

Alors que je m'étais retirée dans un coin de la cour de l'école en proie à une mélancolie indicible, insensible aux moqueries des autres élèves, j'entendis un bruissement ou plutôt le crissement d'un pas sur le gravier de la cour. Je me retournai persuadée d'être seule et effectivement je ne vis personne. Quelques minutes passèrent et j'entendis à nouveau le crissement plus net et plus fort... quelle était donc cette présence que je ne pouvais voir ?

C'est alors que je perçus une silhouette non loin de moi. C'était une forme légère, animée de mouvements si rapides que j'avais constamment la sensation qu'elle disparaissait à mes yeux pour revenir quelques instants plus tard à un endroit que je n'attendais pas.

Je fixai plus attentivement dans la direction où je croyais l'avoir vu et je décidai de retenir ma respiration dans l'espoir que la silhouette indiscernable en ferait autant. C'est ce qui arriva et c'est alors qu'à ma grande surprise, je vis avec précision un petit être semblable aux lutins des contes de fées. Il me regardait les bras croisés et l'air comique, et je sentis que lui aussi me scrutait avec attention.

Je ne savais que faire ni quelle attitude prendre tant je craignais de le perdre à nouveau. J'entendis alors une petite voix aiguë qui semblait résonner du centre de ma tête. Elle était cristalline et légère :

« Ne sois pas triste Gina. Les adultes ne comprennent pas les enfants, tout le monde sait ça. »

Mon étonnement fut de courte durée et le petit être disparut comme il était venu, si bien que je crus avoir rêvé.

Mais le lendemain, il revint ainsi que les jours suivants. Les endroits où il m'apparaissait n'étaient pas toujours les mêmes. Ce pouvait être sur l'armoire de ma chambre ou dans la cour de récréation, parfois même il s'asseyait sur le bureau de la maîtresse et je tremblais de peur qu'il ne soit découvert.

Il m'expliqua un jour qu'il était là pour moi et qu'il ne savait pas combien de temps nous nous rencontrerions, mais en fait cela m'importait peu. Il avait su gagner ma confiance et m'apprivoiser si bien que, très vite et d'une manière complètement naturelle, j'eus beaucoup de plaisir à communiquer avec lui.

Il me conseillait, répondait à mes questions et surtout il me faisait tellement rire que j'en oubliais tous mes soucis d'enfants. Je ne pensais plus à mourir.

« Tu sais, tu peux être tranquille, personne d'autre que toi ne peut me voir, je ne me montre qu'à ceux à qui je veux me montrer. »

Je faisais attention de ne pas lui parler devant les autres mais parfois je ne pouvais m'empêcher de rire devant ses mimiques désopilantes tandis que les autres enfants et la maîtresse me regardaient étrangement.

J'étais enfin heureuse pour la première fois de ma vie !

Le petit être resta toute une année avec moi et je passai tout mon temps disponible à l'écouter me raconter des histoires sur son peuple et sur sa vie. Il restait encore deux mois avant la fin de l'école et je me souviens encore combien j'aimais cette période où les jours rallongent tandis que les fleurs parent les arbres de mille couleurs. C'est à cette époque que le directeur de l'école demanda une rencontre avec mes parents.